

# Le Pouvoir Des Mots

"Si ai-je connu une très belle et honnête dame de par le monde, qui devisait avec un honnête gentilhomme de la cour des affaires de la guerre. Elle lui dit : "J'ai ouï dire que le roi avait fait rompre tous les c... de ce pays là". Elle voulait dire les ponts. Pensez que venant de coucher avec son mari ou songeant à son amant, elle avait encore ce nom frais en la bouche. Et le gentilhomme de s'échauffer en amour d'elle, pour ce mot." (Brantôme cité par S.Freud dans Psychopathologie de la vie quotidienne. Souligné par moi)

Brantôme n'est léger qu'en apparence, peut-être pour le plaisir d'une phrase bien tournée. Il coche cependant ce point essentiel que le transfert amoureux est lié à la structure de la situation et à l'interprétation du lapsus linguae de la très honnête dame de la cour par le gentilhomme comme expression d'une disponibilité amoureuse.

Quel est le pouvoir des mots dans cette autre relation transférentielle qui unit nécessairement le malade à son chirurgien ou à son médecin au péril de sa vie ? Les mots qu'on dit, les mots qu'on omet de dire ?

Pour tenter de répondre à cette question, laissez-moi vous raconter, avec la permission de son auteur, une histoire qui me vient d'Amérique du Sud par internet.

<<Un jour, étant au Chili, je suis aller déjeuner avec des copains. On a mangé copieusement et on a bu d'un très bon vin chilien. Après, pour revenir au bureau, j'ai décidé de rentrer à pied pour acheter en route des cigarettes - les dernières maudites cigarettes que j'ai achetées. On n'était pas loin du bureau, mais il fallait monter une pente de quelque cinquante mètres. A l'arrivée, je me suis assis et quelques minutes après je suis tombé par terre. Lorsque je me suis réveillé, tout le monde se penchait sur moi. Moi là par terre avec une mine terrible. J'avais même fait pipi sur moi. Mais je respirais bien et je n'avais pas de douleur, donc je n'étais pas très inquiet. Mais les gens pensaient avec raison qu'il s'agissait d'une crise cardiaque. Alors on a appelé une ambulance et on m'a amené à l'hôpital. Un hôpital très moderne d'ailleurs

; même plus moderne que ceux que j'avais vu aux Etats-Unis.

A l'hôpital, on m'a donné une dose d'anti-coagulant, par la suite on m'a mis en observation et le lendemain il m'ont fait une angiocardiographie. Conclusion : les artères coronaires n'étaient pas bloquées, mais paraît-il que la tachycardie produite par la montée et le vin étaient parvenus à détacher un petit morceau de plaque d'athérosclérose qui a bouché temporairement et sans conséquences la partie distale d'une des coronaires. Mais quand même ils ont décidé de faire une angioplastie pour bien nettoyer l'artère. Et voilà. Le jour est arrivé et ils m'ont amené à la salle de chirurgie pour nettoyer l'artère. J'étais tranquille, pas du tout inquiet. Tout allait bien. L'anesthésie m'endormit vite et ils commencèrent le nettoyage.

Après une période indéterminée et tout d'un coup, je me suis réveillé pour entendre un des chirurgiens dire "II est mort". Je sentais que mon cœur ne battait pas - serait-il possible que je sois vraiment mort ? Je ne ressentais aucune douleur ; au contraire je me sentais très bien.

D'abord je me suis mis en colère contre le chirurgien pour avoir raté une chirurgie si simple ! (vous voyez, même après la mort, on peut ressentir la colère) Mais au bout d'un certain temps il insistait une deuxième fois "Il est mort! ". Bien sûr il parlait de moi ! Alors en ce nomment-là, j'ai accepté avec résignation la réalité de ma mort : bon je suis mort, il n'y a rien à faire. Alors je me suis demandé : qu'est-ce qui va se passer maintenant. C'est vrai que je suis mort mais il faudra qu'ils m'amènent quelque part quand même ! Ils ne peuvent pas me laisser ici... C'était marrant, même si j'acceptais que mon corps soit mort, ma conscience était vivante, rien n'avait changé. Je ne voyais aucun tunnel ; pas de lumière, simplement j'étais-là, sur une civière, mort, et j'attendais. Faisais-je la queue ? Est-ce qu'il y avait eu peut-être trop de morts ce jour-là ? Qui sait...

Soudain, j'ai vu un « Gros Chevelu » entrer dans la salle et commencer à conférer avec les chirurgiens, un de chaque côté. Je ne voyais pas son visage, seulement son dos. Après un temps je l'ai entendu dire : "Pas celui-là ! ". J'ai compris tout de suite qu'il parlait de moi. Il s'agissait bien de quelqu'un avec le pouvoir de décider ces choses-là ; qu'on allait me ressusciter ; qu'ils s'étaient

trompés et qu'il fallait que j'aide les médecins remettre en marche mon cœur. Que j'étais content, moi !.. Le "Gros Chevelu" ? Il ne s'agissait pas d'un chirurgien - certainement. Pour moi, j'ai le sentiment que c'était une métaphore inventée par ma conscience pour cacher mon ignorance.

Quand j'ai écouté le "Gros Chevelu" (le pouvoir de mots !), j'avais la conviction la plus complète et absolue qu'il n'y aurait plus de problème - que j'allais vivre ! Par la suite, je me sentais flotter près du plafond regardant en bas. Je me voyais sur un lit dans une chambre très illuminée. Après quelques secondes, quelqu'un se pencha dans l'entrebâillement de la porte et cria "Susanna son cœur bat"... (qui était Susanna, je ne sais pas... je ne connais personne par ce nom). Tout de suite j'écoutais des infirmières qui se demandaient si j'allais respirer tout seul lorsqu'ils enlèveraient quelque chose de ma gorge - le respirateur mécanique bien sûr ! Moi, je ne redoutais rien. Bien sûr j'ai recommencé à respirer tout seul.

Pendant une semaine je suis demeuré très faible avec des infirmières 24 heures sur 24 à mon côté. Je respirais, mais pas bien... L'oxygénation du sang était trop faible. Des médicaments me produisaient des hallucinations horripilantes. D'après l'une d'elles, j'étais devenu un réseau d'ordinateurs de forme humaine que les Japonais voulaient voler en m'emmenant au Japon... horrible ! Les médecins se demandaient si les reins allaient marcher, si j'avais de lésions au cerveau, si j'allais survivre.

Moi je n'étais pas du tout inquiet, sauf pendant les hallucinations... Le mot du "Gros Chevelu" était sans appel. Au bout de la semaine la respiration commençait à oxygéner le sang. Tout a changé à ce moment-là. On était à deux semaines et demi de la crise cardiaque. À la troisième semaine je commençais à me remettre. Après ça j'ai quitté l'hôpital et je suis resté chez des amis pendant deux semaines pour me récupérer. A la fin d'avril je suis rentré chez moi sur un siège roulant. Au mois d'août, je suis allé en mission en Argentine, au mois de septembre je courais un kilomètre et demi... deux, trois fois par semaine ; au mois de novembre je suis allé en mission au Japon.

Aucune re-sténose n'est apparue.

Je n'ai jamais eu de douleurs d'angine de poitrine, de douleurs du bras, de manque de respiration à la montée d'escaliers. L'échographie ne montre pas de lésions sur la paroi cardiaque. L'électrocardiogramme ne montre rien d'anormal sauf un vieux bloc de la transmission électrique entre le ventricule gauche et le ventricule droit. Ma mémoire n'est pas affectée, j'apprends maintenant plus vite que jamais... Et pourtant j'en suis sûr, je mourus ce jour-là et le "Gros Chevelu" m'a fait revenir à la vie. Pourquoi ? Je ne sais pas. Et en plus je ne sais plus ce qui me reste à faire ici, parmi les vivants." Aucune idée... J'attends. >>

Transcrit et souligné par Joseph Gazengel.